

CHARLES PÉPIN

LES

PHILO

SOPHES

SUR LE

DIVAN

Quand Freud rencontre Platon, Kant et Sartre

Qui est-ce qui rend un homme incapable d'annoncer son identité ? L'identité à soi est-elle la pire espèce de trahison ? Que désire-t-on vraiment savoir ? Le monde est-il responsable de nos maux ? L'homme est-il un masque ? L'idéalisme se soigne-t-il ?

Sommes-nous déterminés par notre passé ?

Flammarion

Extrait de la publication

Les Philosophes sur le divan

DU MÊME AUTEUR

Descente, Flammarion, 1999.

Les Infidèles, Flammarion, 2002.

*Une semaine de philosophie – 7 questions pour entrer
en philosophie*, Flammarion, 2006 (J'ai Lu, 2008).

Charles Pépin

Les Philosophes sur le divan

Flammarion

© Flammarion, 2008
ISBN : 978-2-0812-0556-7

Pour Victoria, Marcel et Georgia

Pour Clarisse, et grâce à elle

AVANT-PROPOS

Il est essentiel de savoir, pour lire ce livre, qu'aucun des faits de la vie des philosophes ici évoqués n'a été inventé. Ils proviennent tous de sources historiques, d'écrits autobiographiques, de lettres des philosophes eux-mêmes, de travaux biographiques ou même, dans le cas de Sartre, d'entretiens. Ils sont donc aussi véridiques que possible, et lorsqu'ils semblent contredire les faits de l'histoire officielle, comme cela arrive avec Platon, au moins aussi véridiques que ceux-ci, appuyés sur des recherches au moins aussi « scientifiques » que les dires qui prétendent fonder l'histoire officielle.

Si je n'ai inventé aucun événement de leurs vies réelles, j'ai en revanche pu imaginer la façon dont ils les avaient vécus, ressentis, comme j'ai imaginé leur façon d'en parler sur le divan. Mais à chaque fois que j'ai eu recours au roman, je l'ai fait habité par une logique de vérité, en essayant de coller au plus près de ce qu'auraient pu être leurs émotions, au regard de ce que je savais de leurs philosophies, de leurs vies, et de leurs dires attestés.

Parce qu'ils avaient vécu, aimé, souffert, parce qu'ils avaient été des enfants, parce qu'ils n'étaient pas de purs

Les Philosophes sur le divan

esprits mais bien des hommes pris dans leurs corps et leurs contradictions, il m'est apparu qu'il fallait partir de là, de leurs vécus et de leurs affects, pour rendre sensibles leurs philosophies. Qui mieux que Freud pouvait alors analyser ces philosophes sur le divan ?

J'ai donc imaginé la rencontre, dans une vie éternelle, de Platon (427- 348 av. J.-C.), Kant (1724-1804) et Sartre (1905-1980) avec cet homme, Freud (1856-1939), capable de les faire accoucher de leur vérité.

FREUD

Comment me suis-je retrouvé avec Platon, Kant et Sartre en analyse ? Le bouche à oreille sans doute, l'aboutissement logique, surtout, d'une vie de questionnements... Et puis, je crois que nous devons nous rencontrer.

Il faut encore, comme avant, à Vienne, lorsque dans l'incertitude et la solitude je posais les premières fondations de la psychanalyse, il faut encore que je résiste aux enthousiasmes, aux excitations déplacées : ce ne sont pas trois des plus grands philosophes occidentaux que j'ai en analyse mais bien trois hommes avec leurs souffrances et leurs angoisses. Je dois me préserver de tout pathos, rester calme, sérieux, correct comme un analyste doit l'être, comme j'ai toujours essayé de l'être. C'est la condition de ma lucidité, l'éthique même de ma pratique. Devant le nazisme déjà, je m'étais employé à garder cette tenue, à ne pas crier au loup, au surnaturel ou au mal métaphysique, à ne pas répondre au pathos par le pathos mais à me tenir droit devant ce qui est, pour essayer de le saisir et de l'entendre. Chaque jour de ma pratique, depuis toutes ces années, j'essaie de

Les Philosophes sur le divan

maintenir le cap, de rester homme du soupçon – de ne pas *m'emporter*. Même devant le rouge de l'hystérie, même devant la bile noire – de rester le savant en blouse blanche.

J'ai eu du mal, au début. Je me voyais en fondateur d'une religion nouvelle, en découvreur d'un continent portant pour nom l'inconscient, où flotterait un drapeau à l'effigie de mon visage. Souvent, j'ai sacrifié l'intérêt pour mes patients à l'impatience de vérifier mes théories. Je n'étais pas, en ce sens, un bon psychanalyste. Je m'intéressais moins à leur guérison qu'à ma petite révolution : je me voyais comme la troisième blessure narcissique infligée à l'humanité. Galilée avait exilé la Terre du centre de l'univers, Darwin avait réintégré l'homme dans le giron des bêtes, voici que je découvrais l'inconscient au fond de chacun d'entre nous, la troisième gifle sur la joue de l'arrogance humaine. Mais j'ai changé. J'en ai fini, aujourd'hui, avec mes fantasmes d'explorateur ou de révolutionnaire. J'essaie simplement d'être un bon analyste.

Platon, Kant, Sartre... J'ai failli, à cause d'eux, retrouver mes vieux démons. Me penser comme celui qui, grâce à eux, éluciderait enfin l'énigme, lèverait le voile sur la névrose de l'homme occidental. Platon ne se reconnaît pas dans ses œuvres, découvre le visage d'un autre dans ce qu'il a produit. Kant est incapable d'aimer, malade de tout ce qu'il s'impose. Sartre ne sait pas qui il est mais le cherche sans fin dans le regard des autres... Des hommes qui ne se reconnaissent pas dans ce qu'ils font, ne savent pas qui ils sont, obsédés par le devoir et le regard des autres. Pouvait-on mieux dire le mal d'aujourd'hui ? Comment s'intéresser vraiment à

Freud

eux, avec leurs blessures singulières, les écouter vraiment, *eux*, quand ils semblaient toucher, à travers leurs symptômes, le cœur même de ce qui blesse aujourd'hui ? Et puisqu'ils avaient fondé, orienté ou pensé l'Occident, puisqu'ils en étaient la quintessence et la fierté, comment ne pas espérer qu'en nous parlant d'eux-mêmes ils nous en livrent la clef ?

Mais j'ai résisté et je résiste encore, j'essaie de tout faire pour écouter ce qui est vraiment leur parole, ce qu'elle révèle de leur histoire singulière, de tenir le cap qui fut toujours le mien. Je sais que ce sera dur, c'est dur depuis le début : en les voyant face à moi, au départ, Sartre d'abord, et puis Platon et Kant, je me suis posé la question de leur résurrection. Oui, moi. À chaque fois. Une seconde, peut-être même moins. Mais c'était déjà trop. Et puis je suis redevenu sérieux. Il n'y a pas de résurrection comme il n'y a pas de surnaturel ni de mal métaphysique. Il n'y a que notre lucidité et les épreuves qu'elle rencontre.

Platon, Kant, Sartre... Ils ne sont pas *revenus*, ils ne sont jamais partis. Ils sont comme nous tous, comme vous et comme moi, comme tous ceux qui s'allongent sur le divan avec dans leurs muscles et leurs mots les traces à déchiffrer de leur histoire singulière : leur vérité, elle est inscrite dans leur corps. L'éternité, ils la portent dans leur corps.

PLATON

Celui-là, vraiment, il ne voulait pas s'allonger. Il me l'avait d'ailleurs précisé dès la première fois, sans même prendre la mesure du comique de sa phrase. Il acceptait de faire une analyse, mais *debout*. J'avais réussi à ne rien laisser paraître. Il faisait les cent pas nerveusement devant moi. Régulièrement, il portait sa main droite à sa nuque en un rictus douloureux. Sa taille – il devait frôler le mètre quatre-vingt-dix –, ses épaules massives mais qui maintenant s'affaissaient, son front large et bombé, sa barbe sévère, cette violence dans son regard, son mal-être... : tout en lui était imposant. Il était vêtu d'un pantalon de toile beige et d'une chemisette de lin blanche. À chaque fois qu'il se massait la nuque, je pouvais observer ses biceps au travail : sous sa peau de vieil homme qui pendouillait un peu, d'épais muscles se souvenaient de ce qu'ils avaient été.

Debout, oui, debout, c'était sa *condition*, m'avait-il prévenu.

— Vous voulez rester debout ?

J'ai entendu ma voix, et j'y ai entendu autre chose que ce je voulais dire. J'ai repris :

Les Philosophes sur le divan

— C'est justement pour cela que l'on s'allonge sur un divan. Pour pouvoir *rester debout*.

Au début, il ne voulait d'ailleurs pas simplement rester debout : il arpentait mon cabinet d'un bout à l'autre et s'adressait à moi d'une voix autoritaire. Je me sentais comme un étudiant reçu dans le bureau de son professeur. Il me répétait qu'il avait l'habitude de réfléchir en marchant, que tout ce qu'il avait compris – et dans sa voix il fallait entendre que ce *tout* n'était pas rien –, il l'avait toujours compris en marchant, en dialoguant et en marchant. J'avais eu envie de lui répondre qu'il n'était pas là exactement pour dialoguer. Qu'il était là justement parce que *ça ne marchait plus*.

— Mais ça ne marche plus !

C'est ce que j'avais hésité à lui dire d'une voix forte. Heureusement, je n'avais rien dit, c'était trop tôt. Un mot déplacé et je ne le revoyais plus. Cela faisait si longtemps qu'il essayait de comprendre, qu'il déambulait en réfléchissant, son front soucieux levé vers le ciel idéal. Alors je l'avais laissé arpenter mon bureau en se massant la nuque.

Une seule fois, tandis que son visage se crispait, je lui ai demandé ce qu'il y avait. Il a semblé outré que j'ose évoquer une question si superficielle. Il m'a rétorqué qu'il n'était pas venu ici pour me parler de ces choses-là, que son torticolis n'avait aucun intérêt, vraiment, aucun intérêt. Qu'il avait juste mal à la nuque et qu'il n'était pas là pour ça.

— Ah... vous n'êtes pas là pour *ça* ?

Platon

Il s'était figé en me fusillant du regard. Je savais la tension visible dans le mien comme un feu contenu. J'étais assis à mon bureau, les yeux levés vers lui. Il y avait ces mots entre nous, il n'y avait plus que ces mots. *Vous n'êtes pas là pour ça ?* Ils tournoyaient, ils résonnaient, claquaient comme la lanière d'un fouet. Et puis soudain son regard s'est adouci, au fond de son œil d'aigle quelque chose s'est ouvert à la douceur du doute. Et il s'est assis. Ou plutôt : il s'est laissé tomber sur la chaise. Je me souviens très bien de l'étonnante formulation qui m'est alors venue : *le ciel des Idées* vient de me tomber sur la tête.

L'homme qui voulait faire une analyse debout avait construit toute sa philosophie sur cette hypothèse folle et passionnante, fascinante à bien des égards, de ciel des Idées. Sa doctrine avait marqué la Grèce antique évidemment, mais aussi une bonne part de l'ère chrétienne avec le mouvement du néoplatonisme. Bien avant les chrétiens, il avait su parler aux hommes du *ciel* dans des termes capables de faire écho à leurs attentes et leurs espérances, mais aussi à leur propension à s'aveugler. Il opposait le monde dans lequel vivaient effectivement les hommes – une terre habitée par le multiple, la diversité, le changement et le caractère périssable de toute chose –, au ciel des Idées, peuplé quant à lui de vérités éternelles. Il présentait la vérité de ce que les hommes vivaient dans le monde sensible – la vérité de leurs peines, de leurs passions et de leurs œuvres – comme résidant dans le monde intelligible : dans le ciel des Idées. Et, fait marquant trop souvent oublié, il concevait ces idées comme bien *réelles*, perchées là-haut en leur ciel, immobiles et éternelles. On trouvait donc dans le

Les Philosophes sur le divan

monde sensible une diversité d'hommes, des grands et des petits, des beaux et des laids, des sages et des incultes... mais dans le ciel des Idées une seule *idée* de l'homme, que les divers hommes effectifs ne faisaient que copier plus ou moins bien, et qu'il était donc possible de juger en fonction de leur degré de proximité avec l'idée de l'homme. On trouvait dans le monde sensible une diversité de façons d'aimer, l'amour homosexuel et l'amour hétérosexuel, l'amour filial et l'amour de la patrie, mais dans le ciel des Idées, une seule idée de l'amour, comme l'étalon de nos façons d'aimer. Et de même pour toutes choses présentes en ce bas monde : une diversité de tables effectives mais une seule *idée* de table, une multiplicité de lits mais une seule *idée* de lit, une diversité de décisions de justice, plus ou moins parfaites, plus ou moins justes, mais dans le ciel des Idées une seule *idée* de la justice : son concept, pourrait-on dire, ou son principe. Bref, sa vérité. Platon venait d'inventer le *dualisme* : d'un côté le monde sensible, de l'autre le ciel des Idées, d'un côté notre corps pris dans l'épaisseur inessentielle des choses de ce monde, de l'autre notre esprit pour contempler la vérité. Une telle doctrine avait des conséquences incommensurables : la valeur de tout ce que nous vivions ici-bas se trouvait ailleurs que dans ce monde, non dans sa richesse concrète ou dans la consistance de tout ce que nous y rencontrions mais dans des idées qui, sans s'y trouver, en délivraient le sens ultime. Ainsi, pour comprendre l'humain, valait-il mieux contempler *l'idée* de l'homme dans le ciel des Idées plutôt que de s'épuiser dans la rencontre sans fin des hommes dans leur diversité. Pour comprendre la véritable nature de l'amour, il était préférable de saisir *l'idée* de l'amour plutôt que de s'abîmer

Platon

dans des amours effectives toujours recommencées. Le sens de notre vie se trouvait ailleurs que dans notre vie : nous n'avions donc pas à le faire émerger par notre activité dans le monde, pas à l'inventer dans cette vie-là mais simplement à en reconnaître la trace ici-bas.

Une fois assis, Platon avait commencé à se gratter le bras énergiquement et j'avais pu voir ce que sa déambulation et son regard réprobateur m'avaient jusque-là occulté : les poches sous ses yeux étaient immenses, à la mesure des insomnies qu'elles trahissaient. J'avais hésité à l'orienter directement vers le divan mais, encore une fois, j'avais su me raviser.

Avec sa doctrine du ciel des Idées, il avait aussi inventé l'idéalisme : la croyance en des *idées* qui donnent la norme et le *la* de nos vies bien réelles. Toutes les autres grandes notions platoniciennes découlaient de sa conception du ciel des Idées. Le sage était cet homme capable de détourner son regard de ce monde d'apparences et de lever les yeux au ciel. Le corps était cette part de nous qui nous enracinait dans le monde du périssable et du multiple, une prison de laquelle il fallait apprendre à sortir par la réflexion, en attendant que la mort nous en délivre vraiment. Philosophe, c'était donc « apprendre à mourir » : apprendre à mourir à *son corps*, apprendre à se tourner, dès cette vie-là, vers ce qui ne périra pas et porte pour nom idée, principe, valeur, concept... Le corps, comme tout le reste, trouvait donc sa valeur dans son idée. Désirer un beau corps revenait alors à désirer sans le savoir l'idée de la beauté dans le ciel des Idées. La vérité du corps désiré, ce qui le rendait désirable, était en fait au-delà de ce corps et

Les Philosophes sur le divan

non, contrairement à ce que nous aurions pu croire, dans la beauté particulière de ses formes propres. La dévalorisation de la démocratie s'expliquait, elle aussi, par cette doctrine du ciel des Idées : il n'y a pas de démocratie sans l'espoir que les hommes aient le pouvoir, par leur action dans le monde, d'inventer le sens de leur existence collective. Seul un philosophe roi pouvait, selon Platon, présider aux affaires de la cité : lui seul saurait la gouverner à la lumière des idées qu'il avait auparavant pris le temps de contempler.

Je m'étais toujours dit qu'il y avait quelque chose d'ambigu dans le platonisme. Cette façon de couper le monde en deux, et l'homme aussi, évidemment que je ne peux m'empêcher de la juger, moi qui ai toujours senti que l'homme était un, plus précisément qu'il avait à répondre de lui, de ce qu'il a voulu comme de ce qu'il n'a pas « voulu », *comme s'il était un*. Moi qui, plutôt, ai toujours senti que l'homme était *plus de deux* ! Mais le platonisme est aussi une méditation sur le désir de savoir : le ciel des Idées, le sage contemplatif, le philosophe roi... autant de concepts qui posent le savoir comme l'horizon d'une vie pleinement humaine. Et je ne peux, sur ce point, lui donner tort. Il y a enfin cette figure de Socrate, qui n'est pas la moindre des étrangetés, que Platon fait parler dans ses dialogues. Socrate qui fut son maître mais qui n'écrivit rien, laissant à Platon le soin de faire vivre sa pensée. Si bien qu'ils se retrouvent tous les deux, en un cas unique dans l'Histoire, à la fois confondus et séparés. Platon est l'auteur et Socrate son personnage. Mais Socrate fut le maître et Platon l'élève. Nous lisons Platon mais c'est Socrate que nous écoutons. Platon fait parler Socrate

Mise en page
PCA
44400 Rezé

N° d'édition : L.01ELKN000140.N001
Dépôt légal : octobre 2008

